

éditions Rieder, nous apparaît comme particulièrement précieux.

Nous en sommes bien sûrs. *Le Valet de gloire* ne connaîtra pas le succès. Il a paru dans l'indifférence générale, et les raisons ne manqueront pas à ceux qu'il toucherait en leur for intérieur, de faire silence sur cette œuvre inquiétante, gênante, toute chargée d'un passé dont « la victoire », croient-ils, a fait justice.

— Peuh ! un livre de guerre. Des histoires de poilus ! Ce pauvre M. Jolinon retarde, diront ceux-là même qui firent fête l'an dernier au chiqué héroïque dont M. Henry de Montherlant, faux-soldat, faux-mâle, faux-catholique, littérateur doué au demeurant, farcit, si habilement et si ingénûment le *Songe*, écrit après un tour de quelques semaines au front de l'été de 1918.

Le mérite essentiel, primordial du livre de M. Jolinon, c'est d'embrasser les quatre années de guerre avec cette honnêteté terrible et minutieuse, cette insatiable probité du fantassin qui combattit, des mois et des années durant, dans les rangs d'un régiment d'infanterie trimballé de secteur en secteur et d'offensives ratées en offensives ratées. C'est dire que le *Valet de gloire* ne peut être goûté que d'un fort petit nombre. La moitié et plus des Français qui firent la guerre décrite par Jolinon a été tuée ou mutilée, à ne s'en rapporter qu'aux statistiques officielles, et parmi eux, combien d' « intellectuels » pour tant de paysans !

Les autres : la foule des gens de l'arrière, la masse des non-combattants ou des demi-combattants du front, ne peuvent trouver dans le *Valet de gloire* qu'une redite fastidieuse. Ces gens-là, en effet, outre qu'ils ont parfois la conscience peu tranquille, n'y regardent pas de si près.



Je suis bien sûr de ne point contrister Jolinon en écrivant ici que son livre, dans sa force directe, dans ses injonctions pressantes, un peu courtes, mais si drues, est une œuvre qui sent la terre, la terre originelle d'où l'esprit français tira depuis toujours tant de sa gloire. La grandeur de ce livre, le suc qui le gonfle et le tend comme un poing sale, tout cela m'apparaît proprement paysan. Et je le dis avec cette estime, même cette vénération, qui m'emplissent toujours quand je songe à Péguy.

Terrien, Jolinon l'est jusqu'en ses plus secrètes fibres.

Il l'est dans sa langue, dans sa faroucheté, dans ses dialogues âpres et laconiques. Il l'est dans sa joyeuseté, dans sa sensualité. Et comme il l'est dans la révolte !

L'intellectuel n'apparaît guère en lui (car le terrien français Jolinon a été lycéen et étudiant) que dans cette sorte de badinage scolastique en honneur, à *Normale* ou pour saisir au vol ces nuages étonnants que la réalité du front inspire au plus simple des hommes, ou encore pour fixer et répéter quelqu'une de ces vérités formidables, latentes aux tranchées. Il y a, démontre-t-il en substance, l'avant et l'arrière ; et l'avant hait l'arrière d'une haine patiente et ombrageuse qui va du bureau du colonel à l'état-major et au gendarme, jusqu'au patriotisme des villes qui « augmente en raison directe de l'éloignement de la ligne de feu ».

Et par ailleurs : « Nous avons avancé d'un siècle sur 1914. Si nous en revenons, rien ne nous arrêtera.

Ou encore quand il parle de « l'esprit d'examen sorti de l'extrême souffrance ».

Tenez ! Voulez-vous des exemples de cette révolte paysanne ? Lisez ce fragment : «

— Y disent qu'y en a encore pour jusqu'à la fin de l'année.

— On n'en reviendra jamais.

— Si on en revient, qu'est-ce qu'ils vont prendre !

— Ecris à la mienne pour moi, dis-lui des ameries, demandait Gobelet à Claude Lunant.

Tourmenté par ses souvenirs, le pauvre Gobelet labourait en rêve dans son sommeil.

— Huech ! Diach ! Chla ! Allons, le grand, là, huech ! Oh ! Rrr ! Soufflons un coup. Hoh ! Rrrr !

Il parlait d'une traînante voix patoise, comme s'il chantait une ancienne complainte. On se serait cru chez lui, on le voyait, navrant. »

A Verdun, sous le bombardement, un des héros du livre dit ceci :

— Les Boches nous piochent comme des pommes de terre.

L'axe même de l'œuvre de Jolinon, son inflexible intrigue, depuis l'ahurissement de la rase campagne et les funèbres offensives de 1915, jusqu'aux mutineries de 1917, l'armistice et la faillite du wilsonisme, en passant par Verdun et l'assaut du 16 avril, c'est la courbe de la révolte que l'auteur, à la fin de son livre, se complaira d'ailleurs à tracer noir sur blanc.

Et quelle révolte ! tenace, amère, méticuleuse dans ses raisons. Rien, certes, de la rouspétance légendaire du grognard qui se battait, somme toute, à de longs intervalles, dont les grands chefs se faisaient proprement tuer et pour qui la guerre avait souvent du bon. Mais la colère mille fois étouffée et mâchée dans la boue excrémentielle des secteurs, lors des veilles d'assaut, dans l'enfer « métallurgique » de Verdun. La haine inexpiable de la chanson de Lorette :

*C'est à Lorette, sur le plateau,
qu'on doit laisser not' peau.*

des rages après le massacre inutile des tentatives de percée, qui s'amasse, contre tous les planqués du front et de l'arrière-front, contre les patriotes en pantoufle. La haine de ceux qui « y sont » pour ceux qui « n'y sont pas », haine qui crée une espèce de fraternité misérable avec les boches prisonniers de Verdun « qu'on avait envie d'embrasser en pensant à leur traversée sous la grêle tuante des 75 ». Bref, l'âme même de ce prolétariat de l'infanterie, enfouie sous les obus et sous les balles, entre la première ligne et les P. C. des colonels, étouffée, mise au secret, et qui crève enfin spasmodiquement en ce printemps de 1917 après le nouveau crime du G. Q. G.

Après la répression (oh ! ce chapitre du Conseil de guerre de Soissons « où le serviteur comparassait devant son maître », et dont le colonel président votait en une seule séance, trente-deux fois la mort pour les trente-deux accusés), après la « victoire », Jolinon tire sans peur ses conclusions.

De Luzarches, le 20 novembre 1918, trois de ses fantassins filent « en douce » sur Paris dans une voiture